Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

du

Mercredi 26 Mai 1965

Séminaire fermé

Docteur Lacan

Dans ces premiers pas de mon séminaire fermé, il est obligé, bien sûr, que les choses ne prennent pas tout de suite, ni leur forme, ni leur style, ni leur méthode et que certaines choses restent en suspens.

Notre ami Leclaire a trouvé dommage qu'il n'y ait eu ici aucune réponse, je veux dire publique, à ce qu'a écrit Jacques-Alain Miller et dont le texte a été mis à la disposition de tous.

Alors, je donne d'abord la parole à Leclaire qui va apporter à ce propos quelques remarques qui n'auront pas simplement l'intérêt protocolaire de marquer le coup de l'importance de ce texte de Jacques-Alain Miller et d'y apporter une réponse proprement analytique.

Cette intervention de Leclaire va être brève. Jacques-Alain Miller lui répondra s'il le juge bon et opportun. Ça ne doit pas non plus trop mordre sur l'ensemble de notre séance d'aujourd'hui qui, je vous le rappelle, est consacrée à l'attention que j'ai demandé qu'on porte au texte du Sophist et sur lequel interviendront, en deux communications aussi nourries, -donc nous avons un très lourd programme- Audouard d'abord, Kaufmann ensuite.

Docteur Leclaire Je vais essayer d'être bref, néanmoins de répondre à Miller, c'est-à-dire, pour annoncer tout de suite la couleur de tenter de dire en quoi la position du psychanalyste est irréductible à toute autre et je dirai même plus, non seulement irréductible mais peut-être, à proprement parler, inconcevable.

Je le ferai en prenant appui sur le texte de Miller, du 24 février et plus précisément encore, sur ce qui en fait la fascinante perfection.

Dans sa passionnante entreprise d'interroger les fondements de la logique, de la logique qu'il nomme logicienne, et de rassembler dans l'oeuvre de Lacan les éléments d'une logique du signifiant, Miller en arrive à nous présenter un très merveilleux discours et je ne lui dissimulerai pas la satisfaction que j'ai eu à le lire, puisque les circonstances ne m'avaient pas donné l'occasion de l'entendre.

L'essai de Miller a, je crois, le souci d'être, comme son objet, un discours logique ou même archéologique, comme il le dit, et surtout un discours susceptible de comprendre, l'autre discours, le discours issu de l'expérience analytique.

Or, pour en venir à un tel discours, celui que Miller a tenté de tenir, il faut si je puis dire, tenir ferme le point qui, justement rend possible, l'articulation d'un discours logique, c'est-à-dire ce point qui nous est par lui-

même présenté comme le point faible autant que le point crucial de tout discours, à savoir le point de suture.

Il faut comprendre, nous rappelle Miller, que la fonction de suturation, n'est pas particulière au philosophe. Il importe que vous soyez persuadés, nous rappelle-t-il, insiste-t-il même, que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, suture.

J'en suis bien persuadé. Il est clair que Miller, lui aussi logicien, ou archéologue, lui aussi suture. Mais voilà justement où est la différence. L'analyste, lui, quoi qu'il en ait, et même quand il tente de discourir sur l'analyse, l'analyste ne suture pas ou tout au moins, il devrait s'efforcer, comment dire, de se garder de cette passion.

Je pourrai m'arrêter là. Ce serait évidemment la forme la plus brève. Néanmoins, je voudrais essayer d'argumenter un petit peu plus. Suture, c'est vite dit. De quoi s'agit-il au juste ? En quoi consiste ce point de suture dont il est fait état ?

L'une des propositions soulignées dans le texte de Miller qui constitue l'un des axes, l'un des pivots, est celle-ci : c'est dans l'énoncé décisif que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est zéro que se suture le discours logique.

Loin de moi l'idée de contester l'importance de cette remarque. Bien au contraire, elle est utile à l'analyste autant qu'au logicien. Mais, je voudrais aller plus loin et interroger l'intérêt de Miller pour le concept de la non-identité à soi. Dans son texte, l'introduction de ce concept de la non-identité à soi succède à celui, non moins fondamental, du concept de l'identité à soi qui est avancé à propos de Frege mais en évoquant la proposition de Leibnitz, à savoir : "Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde" et que c'est à partir de là que l'on en arrive à cette autre proposition soulignée dans le texte de Miller à savoir : "La vérité est ; chaque chose est identique à soi".

J'ai bien pris soin, dans ce texte, de reprendre là aussi la question de la chose. Qu'est-ce que c'était que cette chose identique à soi ? Miller ne passe pas cela sous silence, bien au contraire. Il nous précise, essaie de nous préciser, dans les pages 6 et 7, les rapports du concept, de l'objet et de la chose. L'objet -je résume peut-être- c'est la chose en tant qu'elle est une et le concept est, ce qui subsume, -si j'ai bien compris- l'existence de l'objet.

Chaque chose est identique à soi ce qui permet à l'objet, la chose en tant qu'une, de tomber sous un concept.

C'est là une proposition qu'il nous dit pivotale. Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde. Il faut que la chose soit identique à elle même pour que la vérité soit sauve, et là, noustrouverons, je pense, ce qui fait l'accent, le souci le plus important de ce texte, à savoir, sauver la vérité.

Là encore, ce n'est pas nécessairement un souci qui soit radicalement étranger à l'analyste. Mais je pense que ce n'est pas un souci essentiel, ni surtout son unique souci. Je vous ai dit : l'analyste, lui, ne suture pas. Il n'a pas le même souci. Il n'a pas nécessairement le souci de sauver la vérité.

Dans la proposition, "la vérité est ; chaque chose est identique à soi" l'analyste dirait volontiers, moi au moins, "la vérité est aussi". Mais la réalité est aussi. Et la réalité, pour l'analyste, c'est d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une, d'envisager la possibilité du non-identique à soi.

Je ne dis pas que Miller ne le fasse pas. Mais il le fait, en bloquant tout de suite, le non-identique à soi, le concept du non-identique à soi, par le signifiant, par le nombre zéro. Je vais essayer de me faire comprendre d'une façon un petit peu plus vivante.

Si l'on renonce, pour un temps, au sauvetage de la vérité, de la vérité avec un grand V, qu'est-ce qui apparaît ? Ce qui apparaît, c'est la différence radicale, autrement dit, la différence sexuelle, la différence des sexes.

Nous pouvons en trouver une référence extrêmement précise dans l'oeuvre de Freud. Au moment où discutant de la réalité de la scène primitive, à propos de l'observation de l'Homme aux loups, il s'intéresse à la problématique de la castration, dans ses rapports avec l'érotisme anal, il lui vient cette expression curieuse d'un concept inconscient. Il s'en excuse, il ne sait pas très bien d'où ça vient. Ça lui vient de l'inconscient ; il propose un concept inconscient. Et de quoi s'agit-il dans ce concept inconscient ?

Il s'agit certes, d'une unité, d'une unité qui est le concept mais d'une unité qui recouvre des choses non identiques à elles-mêmes, qui recouvre, dans son exemple, les fecès l'enfant ou le pénis, pourquoi pasd'ailleurs le doigt, le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez, voire le nez. Nous avons l'introduction d'un concept inconscient, la notion de concept inconscient et, dans le premier exemple de Freud qui lui vient, une petite chose pouvant être séparée du corps mais précisément une petite chose disons, indifférente, qui n'est pas en elle-même singulière.

Est-ce que nous avons là le concept ou la réalité d'une chose non identique à elle-même -je n'iraipas jusqu'à le prétendre, je voudrais simplement, en revenant cette fois à l'expérience, de l'analyse, vous donner un autre exemple d'un de ces cas où l'on pourrait être embarrassé de ces références de l'identité à soi, de la non-identité à soi, fondamentales.

Ainsi, toujours dans l'expérience de l'homme aux loups, il y a beaucoup de moments où son expérience pivote, chavire, où quelque chose change radicalement.

Dans le supplément à l'histoire d'une névrose infantile, que nous donne Ruthman Brunswig, elle signale textuellement l'un de ces moments où le monde pivote autour de son axe, où la structure du monde, l'ordre du monde semble s'évanouir. C'est au moment où, inquiet de la présence de ce bouton sur son nez, l'homme aux loups ayant interrogé un dermatologiste, s'entend dire que il n'y a rien à faire, ce bouton restera le même, il ne changera pas, il n'y a rien à faire, il n'y a pas à le soigner ni à l'enlever.

Vous me direz, ce bouton c'est donc bien justement une de ces choses, comme ça, qui se trouve coincider avec elle-même. Est-ce dire qu'elle est identique, qu'elle peut être repérée comme identique. Je ne le pense pas du tout. La preuve c'est qu'il va voir un autre dermatologiste, se fait enlever

le bouton, éprouve d'ailleurs une extase aiguë au moment où ce bouton est enlevé. Il en est soulagé pour un temps. Le voile, de nouveau, qui le séparait du monde se déchire et il est de nouveau présent au monde.

Mais, bien entendu, cela ne dure pas. Et ce qui remplace le bouton, c'est un trou. Et, bien entendu, sa préoccupation délirante, -enfin, le délire n'est pas fait pour nous effrayer- va être ce qu'on va pouvoir faire de ce trou, de cette cicatrice, de cette petite raie, on ne la voit pas, mais lui, qui a son miroir et qui regarde constamment son nez, voit ce trou.

Le moment décisif, un autre moment décisif, qui, cette fois le décide à commencer une nouvelle tranche d'analyse, c'est quand il lui est dit que les cicatrices ne disparaissent jamais.

Là encore, c'est la même chose : qu'il s'agisse du bouton ou dela cicatrice du bouton ; choses différentes, ce sont pourtant les mêmes choses. Pour lui aussi, là, le monde pivote autour de son axe, il ne peut plus vivre ainsi ; c'est tout à fait insupportable.

Dans la formulation que nous propose Miller et qui, je dois dire, m'a beaucoup servi pour ma réflexion, je pense qu'il manque peut-être un passage sur la problématique, disons de l'identité des zéros.

Qu'est-ce qui fait qu'un zéro ressemble à un autre zéro quand on se rend compte, tout au moins, que le concept du zéro est précisément ce qui ressemble le plus et que c'est là que nous trouvons l'essentiel de l'identité quand quelque chose de l'ordre du zéro apparâit.

Pourquoi ? Mais parce que, justement, il nous présente cette différence radicale. Lorsque je dis que l'analyste ne suture pas, c'est parce qu'il est nécessaire, dans son expérience, que même le zéro ne lui serve pas à lui cacher cette vérité d'une différence radicale, c'est-à-dire en dernière analyse, ou en réalité ultime de la réalité sexuelle.

Car, qu'est-ce qu'il voit, s'il ne suture pas ? Qu'est-ce qu'il peut voir ? Il peut voir justement, cette différence radicale, la réalité du sexe sous-tendue par la fondamentale castration.

Il peut envisager l'énigme de la génération. Non seulement celle de l'engendrement de la suite des nombres, mais de la génération des hommes. Et il peut peut-être entrevoir alors la vérité d'un côté qui est, très exactement, celui de la mort.

Autrement dit, je ne pense pas que l'analyste, d'aucune façon, puisse se situer fondamentalement par rapport à la vérité.

C'est une de ces différences, c'est une de ces dimensions Pour lui est tout aussi importante la dimension du leurre ou de la tromperie sans que pour autant, d'ailleurs, il privilégie l'autre comme on dit alogique, on pourrait dire que le domaine de l'analyste est plutôt un domaine nécessairement a-véridique, tout au moins dans son exercice.

L'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit. En fait, il ne construit pas un discours, même quand il parle. Fondamentalement et c'est en cela que la position de l'analyste est irréductible, l'analyste est à l'écoute. Et tout ce qu'on dit à l'analyste, y compris les discours qu'on entend, peuvent l'éclairer. Il est à l'écoute de quoi ? Il est à l'écoute du discours de son patient et que, dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément de savoir comment s'est ficelé pour lui, ce point de suture, comment est ficelé, pour le patient, pourle discours de son patient, ce point particulier de suture où nécessairement, en effet, se suture un discours logique.

En ce sens, tout ce que nous apporte Miller, nous est extrêmement précieux. Si Miller, -et il nous le dit dans sa très plaisante introduction- se situe, lui, pour nous parler, en un point d'une topologie à deux dimensions, ni ouverte ni fermée, donc ni dehors, ni dedans, c'est d'accord, et qui plus est, qu'il l'occupe, nous lui en donnons acte, soit,

mais l'analyste, lui, même quand il parle ou quand il s'efforce de parler, toujours à l'écoute du discours de l'autre, eh bien, il est plutôt comme le sujet du discours lacanien, c'est-à-dire qu'il n'apas de place et ne peut pas en avoir. Il serait du côté de la vérité de la mort ou du côté du sujet, c'est-à-dire nécessairement évanescent, sans place, sans occupor, jamais, véritablement, aucune place.

Je conçois que cette position ou cette non-position de l'analyste puisse donner le vertige au logicien, au passionné de vérité. Car il est en effet le témoin, dans son action, de cette différence, elle-, radicale, aussi, entre, disons, un suturant, entre un désirant suturé et un qui se refuse à suturer, un non-suturant, un désirant-ne-pas-suturer, je sais bien que d'une certaine façon cette position est insupportable. Mais je crois que, quoi qu'on en fasse, nous n'en avons pas fini et vous non plus Miller, vous n'en avez pas fini, de tenter de mettre, ou comme on dit, remettre l'analyst à sa place. Heureusement d'ailleurs. Car qu'il s'y mette tout seul, ça arrive, par lassitude, ou qu'on tente de l'y contraindre, une seule chose est sûre. Le jour où l'analyste sera à sa place, il n'y aura plus d'analyse.

---

eteur Lacan

Je n'indiquerai pas ici, je ne rappellerai pas que, les choses que j'ai amorcées dans les deux derniers cours, sont évidemment de nature à donner certaines indications déjà en avance sur les questions que pose ici, d'une façon fort pertinente, Leclaire.

Je n'ai pas eu le temps d'accorder les violons, si je puis dire, avant ceci lié à nos travaux à chacun. Miller a été très occupé ces dernières semaines. Ceci fait que je n'ai pas pu accorder toute l'importance qu'aurait pu avoir au dosseinde Leclaire de parler.

Miller est donc libre actuellement, puisqu'il n'a aucune communication antérieure de me répondre maintenant ou d'atermoyer sa réponse. Pour qu'elle ne soit pas trop loin, même à l'occasion, je suis prêt à lui donner la parole au début de la prochaine réuninn ici, du prochain cours, qui, tout simplement, sera mis à la place de nos entretiens.

Est-ce que vous voulez répondre, en d'autres termes, dans huit jours ou voulez-vous répondre tout de suite Miller ?

Dr J.-A. Miller

Dans huit jours m'arrangerait beaucoup mieux.

Dr Lacan

Je le conçois. Eh bien, il n'y aucun lieu que vous improvisiez sur des propositions qui ont été avancées et qui méritent un très très sérieux examen. Donc vous aurez la parole le premier.

Je donne immédiatement la parole à Audouard.

Mr Audouard

Oui
C'est entendu,
C'est ainsi
D'accord
Indubitablement
Parfaitement
Evidemment,
Tu dis le vrai,
Dis toujours
Qu'en dis-tu
C'est tout à fait mon avis.

Voilà les paroles de Théétète, ce bienheureux jeune homme, choisi dans ton cercle o, Socrate, pour faire écho au discours maïeutique de l'étranger. Offrir en réplique son désir au désir de l'étranger. C'est un drôle de bienheureux jeune homme dont me voici contraint aujourd'hui de tenir le rôle devant vous pris que je suis à l'hameçon du Maître avant de l'être à celui du questionneur. Ne pensez-vous pas irrésistiblement, à entendre ainsi s'ouvrir et se refermer comme un clapet la bouche de Théétète, à la succion de l'air par le poisson qui s'asphysie dans la main du pêchour.

Un étranger arrive dans le cercle auquel Socrate a donné rendez-vous la veille. Il vient d'Elée, d'auprès les disciples de Parménide et Zénon. De nos nos jours, il nous viendrait

sûrement des U. S. A. Peut-être est-il aujourd'hui parmi nous Peut-être est-il aujourd'hui en nous, pourquoi pas ?

Cet autre viendrait en notre cercle nous interroger sur le sophisme qui a mis la vérité dans de beaux draps, depuis qu'il lui a fait perdre ses bases même, d'être référée à la vérité. La preuve, le début du dialogue de Platon nous l'administre sans nous le dire. Personne ne saura en effet, qui, dans ce dialogue concernant le pêcheur à la ligne, est le poisson et qui est le pêcheur.

La bouche de Théétète s'ouvre et se ferme sur l'hameçon tendu par l'étranger mais l'étranger est bien plutôt le poisson puisque l'entreprise de son discours est d'échapper aux rets tendus par le sophiste. Mais le sophiste lui-même, n'est-ce pas lui qu'il faut saisir et prendre dans la nasse ? en le pêchant au fil des dichotomies grâce auxquelles on atteindra enfin sa définition. Où est donc passé le pêcheur ? Suivant le point de vue qu'on adopte, Théétète le poisson, pêchera après coup dans la bouche de l'étranger la vérité qu'il veut saisir. Ou bien l'étranger pêchera, dans l'accord de Théétète la reddition du sophiste. Ou ne serait-ce pas plutôt que le sophiste ait pêché à force d'appât les deux qui parlent de lui puisqu'en fin de compte, l'étranger et Théétète vont se prendre au jeu d'un énorme sophisme qui consistera à utiliser d'entrée de jeu, comme base essentielle

de leur rencontre, cela même qu'ils cherchent à obtenir dans leur rencontre, que la participation, la communauté, la donne, dans le jeu de ce qui est et de ce qui est autre, un statut recevable au fantasmata, au simulacre, dont le sophiste soutient que c'est purement et simplement du non-être.

Mais de même que le poisson est le véritable pêcheur, que le pêcheur se fait plutôt le poisson de son poisson, que le pêcheur passe dans le poisson et que le poisson dans le pêcheur, de même, vous allez le reconnaître, la méthode grâce à laquelle l'étranger va poursuivre la définition du sophiste et qui s'appelle la dichotomie, fait passer ce qui était d'abord prédicat en sujet posant d'abord de ce fait un sujet dont on ne sait plus quoi faire puisqu'il reste à l'origine, indépendant des sujets et des prédicats qu'il a engendrés.

Ce sujet qui est d'abord le pêcheur à la ligne, et qui, ensuite va devenir le sophite. Je vous l'illustre par une référence au texte :

L'Etranger : "que pourrions-nous donc proposer qui soit facil à connaître et minime tout en comportant une démission non moins laborieuse que ne ferait n'importe quel sujet plus considérable ? Le pêcheur à laligne, par exemple, n'est-ce-pas là un sujet notoire et qui ne réclame point une trop

grande attention ?

Théétète - Si.

L'E. - Et pourtant, dans la méthode qu'il comporte dans sa définition, nous ne manquerons point, j'espère, de trouver profit pour le dessein que nous poursuivons.

Th. (le bienheureux jeune homme) - Ce serait excellent.

L'E. - Eh bien, voici par où nous l'aborderons. Est-ce un art ? ou sinon un art quelqu'autre faculté que nous lui reconnaîtrons.

Th. - Le dénier, hélas, serait la réponse la moins admissible.

L'E. - Mais tout ce qui est vraiment art se résume en somme sous deux formes.

Th. - Lesquelles ?

L'E. - L'agriculture et tous les soins consacrés à l'entretien des corps mortels. Tout travail relatif à ce qui est composé, façonné et compris sous le nom d'objet mobilier. La mimétique enfin. Tout cet ensemble n'a-t-il pas vraiment droit à une appellation unique ?

Th. - Comment cela ? Quelle appellation ?

L'E. - Pour tout ce que, d'un non-être antérieur ramène postérieurement à l'être, amener c'est produire. Etre amené c'est, pouvons-nous dire, être produit.

Th. - Bien.

L'E. - Or, ce pouvoir est propre à tous les arts que nous

venons d'énumérer.

Th. - En effet.

L'E. - production, voilà donc l'appellation sous laquelle il les faut rassembler.

Th. - Soit.

L'E. - Après cela vient tout ce qui a forme de dsicipline et de connaissances, puis de gain pécunaire, de lutte, de chasse, rien de tout cela ne se fabrique en ffet, c'est du préexistant, du déjà produit que tantôt on y capture par la parole ou l'action, tantôt on le défend contre qui le veut capturer. Le mieux serait donc, en somme, de réunir ensemble toutes ces parties sous le nom d'art d'acquisition.

Th. - Oui, cela serait bien en effet.

L'E. - acquisition et production embrassant ainsi l'ensemble des arts, sous quel titre devons-nous, Théétète, placer l'art du pêcheur à la ligne ?

Th. - Quelque part dans l'acquisition, évidemment.

(je ne vais pas vous faire toute la définition dichotomique du pêcheur à la ligne mais pour vous indiquer le style même par lequel onl'obtient et que le commentateur résume comme donc art ou de production ou d'acquisition, art d'acquisition qui soit par échange ou par capture, art qui, par capture, soit par lutte ou chasse, art qui par chasse soit au genre animé ou au genre inanimé. C'est là, la dichotomie, qui a

laissé comme je vous le disais, à l'origine, le vrai sujet. C'est à partir de lui qu'on a commencé à dichotomiser. De même on peut se référer à l'autre série de dichotomies qui va être la chasse aux vivants donc au genre animé, divisé en vivants marcheurs ou nageurs, nageurs qui peuvent voler ou qui restent dans l'eau ; c'est alors la pêche qui se fait au moyen de barrages ou en frappant la proie.

Or, en fin de compte, dans cette première approximation de la définition du pêcheur à la ligne et plus loin du sophist sous quel jour va-t-il se manifester ?

Oyez plutôt : le schéma sera l'art de trier le semblable ou le meilleur par purification. Art de trier le meilleur qui se fera sur des choses corporelles ou spirituelles, plutôt spirituelles. Bon ou alors, art de trier les choses spirituelles et qui sera donc ou correction ou enseignement. Enseignement qui sera donc enseignement des métiers ou éducation. Education qui sera ou admonestation ou réfutation.
MMais qu'est-ce donc que l'Etranger veut donc ainsi rejoindre Il est déjà là et aussitôt que là, déjà perdu. Cesophiste n'est-il pas insaisissable parce qu'il est posé comme pure origine du discours qu'on va tenir à son sujet ? Tout sujet du discours n'est-il pas dérobé aussitôt que le discours commence parce que, enrobé par le discours lui-même ? Or, remarquons-le en passant, le sophiste est justement celui qui

se dérobe derrière son discours, ne pouvant le parapher et le rendre vrai par reconnaissance, y enrobant les autres et s'y laissant enrober lui-même.

Mais c'est justement contre cela que proteste l'Etranger en montrant le caractère de dévoilement, de purification, de catharsis, de celui qu'il croit être l'éducateur véritable.

Je ne puis encore résister à vous lire le passage où l'Etranger essaie de définir cet éducateur véridique ou véritable. Il parle du sophiste :

L'E. "Les sophistes, donc, posent à leur homme des questions auxquelles nous croyons répondre quelque chose de valable, il ne répond cependant rien qui vaille. Puis vérifiant aisément la vanité d'opinions aussi errantes, il les rassemble dans leur critique, les confronte les unes avec les autres, et par cette confrontation, les démontre, sur les mêmes objets au même point de vue, sous les mêmes rapports, mutuellement contradictoires. Ce que voyant, les interlocuteurs en conçoivent du mécontentement contre eux-mêmes et des dispositions plus conciliantes envers autrui. Par un tel traitement, tout ce qu'ils avaient sur eux-mêmes d'opinions orgueilleuses et cassantes leur est enlevé, ablation où l'auditeur trouve le plus grand charme et le patient, le profit le plus durable. Un principe en effet, mon jeune ami, inspire ceux qui pratiquent cette méthode purgative, celui-même qui fait dire

au médecin du corps que de la nourriture qu'on lui fournit le corps ne saurait tirer profit tant que les obstacles internes -et autre chose- ne seront évacués. Ils se sont donc fait, à propos de l'âme, la même idée. Elle ne tirera de ce qu'on lui peut ingérer de science aucun bénéfice jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation et que par cette réfutation, lui faisant honte d'elle-même, on l'ait débarrassée de l'opinion qui ferme les voies à l'enseignement, amener à l'état de pureté manifeste et à croire cette fois, tout juste ce qu'elle sait et pas davantage."

"Croire, savoir, tout juste ce qu'elle sait et pas davantage" n'est-ce pas ici l'expression la plus frappante, d'une tautologie sur laquelle nous aurons à revenir. Ici va commencer un cheminement logique auquel je vous prie de donner toute votre attention et dont je ne veux pas donner une illustration trop lourde en me référant sans cesse au texte. Je vous la résume donc :

1°) pour instruire la jeunesse sur toute chose, il faut connaître toute chose.

2°) Or, être omniscient est impossible ; c'est donc chez le sophiste, un faux-semblant.

"Eh quoi, quand on affirme qu'on sait tout et qu'on enseignera tout à autrui pour presque rien et presque en un rien de temps, ne faut-il pas penser que ce n'est que par jeu.

Ce jeu, c'est la mimétique qui va remplacer la réalité par des imitations et des illusions. Ainsi, je cite :

"Ainsi l'homme qui se donne comme capable dans un art unique, de tout produire, nous savons en somme qu'il ne fabriquera que des imitations et des homonymes des réalités. Fort de sa technique de peintre, il pourra, exhibant de loin ses dessins au plus innocent parmi les jeunes garçons, leur donner l'illusion que tout ce qu'il veut faire, il est parfaitement à même d'en créer la réalité vraie. or, cette imitation peut aussi être assumée par le discours. Alors que nous autres, continue l'Etranger, nous sommes par l'expérienc venus à bout des fantasmata, des illusions."

Je cite : "Pour le plus grand nombre de ceux qui entende dire à cet âge de tels discours, n'est-il pas inévitable, Théètète qu'une suite suffisante d'années s'écoulant, l'avancement en âge, les choses abordées de près, les épreuves qui les contraignent au clair conctact des réalités, ne leur fassent changer les opinions reçues alors, trouver petit ce qui leur avait paru grand, difficile ce qui semblait facile, si bien que les simulacres quetransportaient les mots s'évanouirent devant les réalités vivantes."

Théétète, le bon jeune homme répond : "Oui, du moins, autant qu'à mon âge on en peut juger, mais je pense que moi, je suis encore de ceux qu'une longue distance sépare."

"Les simulacres que transporent les mots s'évanouissent devant les réalités vivantes"

Est-ce que vous n'entendez pas le psychanalyste désigner à son patient guéri, la fenêtre par laquelle il voit enfin la réalité ? Et par laquelle, si le patient a enfin vraiment compris, il ne manquera pas de se jeter lui-même. En somme, c'est l'Etranger droit venu des U. S. A. c'est-à-dire de nos usages.

Ainsi, à la lumière de notre expérience et de notre sagesse et de notre amour de la réalité, nous avons compris que le sophiste, lui, est un magicien, un illusionniste. Et que fabrique-t-il ? Des simulacres. fantasmata. Et qu'est-ce donc que le simulacre ? Eh bien, ce ne sont pas des copies, à la différence de ces dernières, ce sont des constructions qui incluent l'angle de l'observateur pour que l'illusion se produise du point même où l'observateur se trouve. Je cite :

"L'Etranger - le premier art que je distingue en la mimétique est l'art de copier. Or, on copie le plus fidèlement quand pour parfaire son imitation, on empreinte au modèle ses rapports exacts de longueur, de largeur et de profondeur et que l'on met en outre sur chaque partie les couleurs qui lui conviennnent.

Théétète - Eh quoi, est-ce que tout ceux qui imitent n'essaient pas d'en faire autant ? .

L'E. - Pas ceux du moins qui ont à modeler ou à peindre quelqu'oeuvre de grande envergure. S'il reproduisaient en effet ces beautés avec leurs véritables proportions, tu sais que les parties supérieures nous apparaîtraient trop petites et les parties inférieures trop grandes puisque nous voyons les unes de près et les autres de loin.

Thé. - Parfaitement.

L'E. - Est-ce que, donnant congé à la vérité, les artistes, en fait, ne sacrifient pas les proportions exactes pour y substituer, dans leurs figures, les proportions qui feront illusion ?

Thé. - Parfaitement.

L'E. - Alors, le premier de ces produits, n'est-il pas juste puisqu'il est fidèlement copié sur l'objet de l'appeler une copie ?

Thé. -

L'E. - Cette partie de la mimétique ne doit-elle pas s'appeler du nom que nous lui avons précédemment donné, l'art de copier

Thé. - C'est juste.

L'E. - Mais quoi. Ce qui, à des spectateurs correctement placés paraît copier le beau, mais qui, pour des regards capables d'embrasser pleinement de si vastes proportions, perdrait cette prétendue fidélité de copie, comment appeler ce qui simule ainsi la copie et qui ne l'est point, ne sera-ce pas un simulacre ?

Le sophiste fait donc illusion mais du point de vue même où se trouve son interlocuteur. Il crée des représentants de la représentation, des copies du simulacre, des Vorstellun representanz. Son art est l'art du fantasme.

C'est là que va s'introduire la question dont on pourrait croire qu'elle est l'essentiel du dialogue.: quel statut donner au non-être, à ce qui manque d'être, dans le simulacre Et pourtant, notre manière à nous de l'introduire tendrait plutôt à nous faire penser que ce n'est pas en réalité sur le statut du non-être que l'accent est posé mais bien sur ce petit écart, ce petit gauchissement de l'image réelle de la copie qui tient au point de vue particulier observé, occupé pour l'observateur et qui constitue la possibilité de construire le simulacre, oeuvre du sophiste. Le non-être pose ainsi en vérité et pour nous, la question du sujet parce que si le fantasma est possible, cela vient de la place particulièreque le sujet occupe par rapport au sujet universel et omnivoyant. Nous serions fondés à penser que le dialogue sur le statut du non-être est transposable en un dialogue sur le statut du sujet.

"Eh bien, commençons, dis-moi, ce qui absolument n'est point, avons-nous cette audace de la proférer en quelque façon ?

Et Théétète de répondre finement : "
pourquoi pas ?"

Mais l'Etranger suit son infaillible logique, fondée sur une logique dont la vraie faille ne nous apparaîtra que bien plus tard : "le non-être ne peut s'attribuer à aucun être d'où il suit que sous quelque forme que ce soit, le penser est impossible. Mais le est de trop puisque c'est déjà en faire une unité et subsumer l'être sous le concept d'unité. Le sophiste lui, attend, plein d'ironie que son patient (le mot est de Platon comme vous l'avez vu) s'embourbe dans cette ornière."

L'E. -par conséquent, si nous affirmons qu'il possède -le sophiste- un art de simulacre, user de telles formules sera lui rendre aisée la riposte. Sinon il retournera nos formules contre nous et quand nous l'appellerons faiseur d'images, nous demandera ce que, au bout du compte, nous appelons image. Il nous faut donc chercher, Théétète, ce qu'on pourra bien répondre à ce gaillard.

Thé. - nous répondrons évidemment par les images des eaux et des miroirs, les images peintes ou gravées et tout autre chose de la sorte.

L'E. - Il est clair Théétète que tu n'as jamais rencontré de sophiste.

Thé. - Pourquoi ?

L'E. - Il t'aura l'air d'un homme qui ferme les yeux ou qui n'a point d'yeux du tout.

Thé. - Comment cela ?

L'E. - quand tu lui répondras en ce sens, si tu viens à lui parler de ce qui se forme dans le miroir ou de ce que les mains façonnent, il rira de tes exemples faits pour un homme qui voit. Lui feindra d'ignorer les miroirs et ce qu'il te demandera c'est uniquement ce qu'on doit tirer de ces exemples. Cette ornière donc, c'est que, donnant au sophiste le domaine du simulacre et pour oeuvre la tromperie, nous affirmerons que son art est un art d'illusion, que nous dirons alors que notre âme se forme des opinions fausses par l'effet de son art. D'où il suit qu'en notre âme, il y a des êtres qui ne sont pas et des non-êtres qui sont. Nous nous enferrons dans la contradiction si nous disons que le sophist réussit son imposture, alors nous disons à ce même moment, que le non-être peut être puisqu'il y réussit et même arrive à le définir. Si nous voulons faire disparaître le non-être, il faut faire disparaître le sophiste lui-même et son art. Mais si nous faisons disparaître le sophiste et son art, (eh bien, croyez-moi, si vous le voulez, c'est à cela que Pla nous introduit ici même) alors l'essentiel est perdu. Pourquoi parce que nous reviendrions, ce faisant au père de nos discours, à Parménide dont l'oracle s'entend toujours : "non jam tu ne plieras de force les non-êtres à être de cette route

de recherche, écarte plutôt ta pensée."

Ce faisant, toute voie vers le paricide, serait fermé, que tout simulacre serait interdit et qu'en fin de compte, pour que le père soit, il faudrait que la place du non-être c'est-à-dire du sujet, soit comblée par cette parole interdictrice à laquelle il ne conviendrait pas même de répondre : le père étant un monolythe inattaquable et l'homme un caillou virtuel qui ne peut s'en détacher. Bienheureux sophiste qui vient nous rendre possible de venir plutôt dieux, tables ou cuvettes par la grâce de ce simulacre. Mais l'Etranger, lui prend peur :

"Je te ferai donc encore, dit-il, une prière plus instante."

"Laquelle, dit Théétète.

- de ne point me regarder comme un paricide."

Mais au fait, s'il a peur l'Etranger, qu'est-il donc, sinon un simulacre de paricide.

Je voudrais faire court quant à la suite et résumer en bon scholiaste la doctrine qui se constitue au long du dialogue et veut supprimer le sophiste en l'incluantdans une <u>Aufiebung</u> qui n'a pas attendu Hegel, <u>Aufiebung</u> sur laquelle nous aurons à nous interroger.

Je cite : "L'E. - au philosophe

à quiconque met ce bien au-dessus de tous les autres, une

règle absolue est prescrite, semble-t-il, par là même. Par ceux qui prônent soit l'un soit même la multiplicité des formes, ne point se laisser imposer l'immobilité du tout. A ceux qui d'autre part, mouvent l'être en tuut sens, point même prêter l'oreille, mais faire sien comme les enfants dans leur souhait tout ce qui est immobile et tout ce qui se meut et dire que l'être et le tout est l'un et l'autre à la fois. "

Ainsi Platon s'essaie à concilier Parménide et Héraclit l'homme et la ou la , l'être et le devenir, l'être véritable atteint par la pensée pure et le devenir atteint par la sensation. Il adopte une position intermédiaire entre l'être et le non-être, le devenir n'étan pas rien. S'il est vrai que l'être soit, il n'est pas strictement vrai que le non-être ne soit pas. La , le devenir n'est pas être mais elle n'est pas rien. Il n'y a pa en présence l'être et le non-être mais l'être et l'autre qui n'est non-être de cet être-ci qu'en participant à l'être qu'il n'est pas encore. Ainsi se constitue la catégorie de l de la participation, de la communau En effet, s'il n'y a pas de entre les genres, i n'y a plus qu'une identité pure interdisant toute pensée. Si la par contre, est universelle, tout est dans tout et le mouvement n'est que repos.

Mais si la est limitée, n'importe quoin'a pas rapport avec n'importe quoi. De même que certains groupes de lettres sont imprononçables, d'autres sont prononçables, par la vertu de certaines lettres d'ailleurs qui permettent les consonances. Le philosophe apparaît ainsi comme celui qui voit l'un dans le multiples et le multiple dans l'un, qui voit le lien comme une opposition et l'altérité comme un lien qui voit de la limitation de l'être par le non-être fonde la possibilité du tout.

C'est ici en somme, le triomphe de l'Etranger :

L'E. "Ainsi à ce qu'il semble, quand une partie de la nature de l'autre et une partie de celle de l'être s'opposent mutuellement, cette opposition n'est s'il est permis de le dire, pas moins que l'être lui-même. Car ce n'est point le contraire de l'être qu'elle exprime. C'est simplement autre chose que lui.

Théétète - C'est manifeste.

L'E. - De quel nom l'appellerons-nous donc ?

Thé. - Il est clair que c'est bel et bien le non-être, le non-être que nous cherchions à cause du sophiste."

De là va découler rapidement une définition nouvelle du sophiste et qui ne sera plus une aporie mais la possibilité enfin de le saisir au bout du fil et de le mettre au jour du jugement. En refusant le non-être au profit de l'autre,

l'Etranger a voulu et cru montrer que le non-être n'était qu'une création du sophiste parce que le sophiste refuse de lui donner un statut ontologique conduisant par astuce son patient à une contradiction inadmissible. Et c'est sur le terrain même du sophiste que la bataille doit être maintenan gagnée dans le domaine de l'opinion et du discours, de la vérité et de la fausseté. Pour le sophiste, la fausseté n'es pas. Je cite encore :

Théétète : "Je ne comprend pas pourquoi nous aurions mainten à définir en commun le discours ?

L'E. - Voici peut-être quelques réflexions, si tu m'y veux suivre, qui te le ferait le plus aisément comprendre.

Thé. - Lesquelles ?

L'E. - Nous avons découvert que le non-être est un genre déterminé parmi les autres genres et qui se distribue sur toute la suite des êtres.

Thé. - C'est exact.

L'E. - Ce qui nous reste àfaire est d'examiner s'il se mêle à l'opinion et au discours.

Thé. - Pourquoi donc ?

L'E. - Qui, s'il ne s'y mêle, il est inévitable que tout soit vrai, s'il s'y mêle, alors s'y produit une opinion faus et un discours faux. Le fait que ce sont des non-êtres qu'on se représente ou qu'on énonce, voilà en somme ce qui constit

la fausseté et dans la pensée et dans le discours.

Thé. - En effet.

L'E. - Or, dès qu'il y a fausseté, il y tromperie.

Thé. - Oui.

L'E. - Et dès qu'il y a tromperie, tout se remplit inévitable nt d'images et de copies et d'illusions.

Thé. - Naturellement.

L'E. - Or le sophiste avons-nous dit c'est bien en somme en cet abri qu'il s'est réfugié mais il s'est obstiné à nier obstinément qu'il y eut fausseté ; il n'y a en effet apr lui personne qui conçoive ni qui énonce le non-être car le non-être n'a sous aucun rapport, aucune part àl'être. Il faut donc établir l'être du faux. Tous les noms s'accordent-ils ? Non. Ceux qui s'accordent expriment-ils un sens ? Ceux qui s'accordent expriment un sens, les autres, non. Aucune pure suite de nom, aucune pure suite de verbe n'exprime un sens mais seulement l'accord des noms et des verbes."

Je me dispense de citer pourne pas allonger mon texte. Outre cet accord, il en faut encore un entre le sens qui est dit et le sujet dont on parle. D'où il suivra que le discours sera vrai ou faux. Le discours faux dit donc des choses qui sont mais autre à son endroit que celles qui sont. Ainsi, un assemblage de verbe et de nomqui , à l'égard d'un sujet énonce en fait comme autre ce qui est même, est comme étant

ce qui n'est point, voilà ce semble, au juste, l'espèce d'assemblage qui constitue réellement et véritablement un discours faux. Vous avez reconnu le style de l'Etranger, je l'espère. Or, discours, imagination, opinion de cette même qualification, productrice d'illusion, d'image de simulacre, mais le simulacre, fantasma, sera à son tour divisé en deux : le simulacre qui se fait au moyen d'intrusments et la personne qui fait le simulacre se prétend elle-même comme un instrument ; c'est là la mimétique se fait simulacre de qui vous savez mais c'est lui qui imite. D'autres pourraient ne pas le savoir et cependant l'imiter quand même. Ça se voit d'ailleurs tous les jours. Voilà donc, continue l'Etranger deux imitateurs qu'il faut dire différents. l'un de l'autre, j'imagine. Celui qui ne sait point et celui qui sait.

Traduisons : celui qui a une référence sûre ; l'autre ne l'ayant pas mais seulement une une opinio Or, le sophiste est de ceux-ci. Il n'est point du nombre de ceux qui savent, ni de ceux qui se bornent à imiter. C'es suivant un néologisme introduit ici par Platon un doxomime. Celui-ci en réunion privée, coupant son discours en argument brefs, contraint son interlocuteur à se contredire lui-même. Et pourtant, ce n'est pas un sage car il ne sait point. Il est temps de conclure au plus tôt que je vous disepourquoi

il est opportun de conclure.

Le dialogue platonicien s'est ici coupé en effet mais en se recoupant. En effet, l'Etranger s'appuie, afin d'ensére le sophiste dans sa définition sur le fait que le sophiste, à la différence du sage, ne sait point. Ne sait point quoi ? Ce qu'est la justice par exemple n'ayant qu'une doxa, une opinion, il en fait cependant un discours. Ce discours ne s'appuie sur aucune référence sérieuse. Quelle serait une telle référence ? Le chemin maïoutique par lequel le sage, lui, a réussi à définir la justice de dichotomie en dichotomi en apartant toujours vers la droite s'il écrit en grec, ce chemin lui donne une sûre référence sur la nature de la justice et lui permet de ne pas créer le simulacre. Mais de quoi s'agit-il ? De l'idée de la justice qui fonde la recherche et se dichotomise immédiatement ou de l'idée de la justice qui contient nachträglich, a posteriori toutes les dichotomies, tous les carrefours du chemin par lequel on y est arrivé. Qui sait donc ? Celui qui commence ou celui qui parvient ? Le sujet dont on parle ou le sujet auquel on arriv Qu'est-ce ce sujet supposé savoir sinonle sage lui-même. Savoir quoi ? qu'il a toujours su, précisément ce qu'il falla savoir. Le sophiste, lui, prétend que savoir et ne pas savoir reviennent au même parce qu'il n'y a pas de vérité du simulacre, parce que l'écart qui crée le simulacre, le différenci

autant de la copie de la réalité que de la réalité elle-même. Que le simulacre seul institue le sujet en l'incorporan comme cet écart même, que le sujet n'est pas et ne peut pas être référence sinon en mettant en lumière à chaque instant, du procès dichotomique qu'il est l'écart nouveau pris par rapport à toute référence, que jamais ce sujet-là ne survolera comme sujet de connaissance l'ensemble des écarts où il s'est institué, que le sujet à connaître est un simulacre un fantasme, enfin. Il ne peut être connu que du point de vue particulier du sujet auquel il se révèle. C'est en fin de compte le sophiste seul qui empêche le dialogue sur le sophisme d'être un énorme sophisme. Supprimez-le uninstant de votre lecture. Faites-en un sceptique, par exemple qui ne dissout pas la vérité dans le discours, mais la suspend avant tout discours. Vous verrez qu'il pourrait recevoir exactement les mêmes objection s que le sophiste de la part de l'Etranger. Pour le sophiste, vous le savez, l'homme est la mesure de toute chose de tout ce qui est comme de tout ce qui n'est pas. Le sophiste, lui, s'institue comme le zéro, d'où va partir la numération et comme le zéro qui va la soutenir pour qu'il soit enfin tenu par elle. Ce qui permettra par exemple, toutes les énumérations d e l'Etranger, quitte à ce que le zéro de l'arrivée soit ici considéré par l'Etrang comme le un du savoir.

Le sceptique, lui, se déclare être le zéro comme un un désignable au départ. L'Etranger aura beau jeu delui montrer qu'il est sage puisqu'il sait ce qu'il est quoique simulateur de non-savoir. Car l'Etranger, lui c'est son sophisme, a la science à la place de ceux qui ne l'ont pas ou qui disent qu'ils ne l'ont pas. Il se veut être sujet de tout savoir. Ce que nous, nous avons, c'est qu'il parle à nouset de nous, chaque jour sur nos divans. Qu'il parle en nous quand nous écoutons parler ceux qui parlent. Il est l'âme obsessionnelle qui hante tous les lieux de l'analy et le sophiste, face le ciel qu'il existe, ne serait rien moins ayant perdu ses références, dans l'écart constituant du simulacre que l'analyste lui-même. Sa voix n'étant que celle de Théétèe qui le remplace ici :

Oui,
Il en est bien ainsi
C'est entendu
Dis toujours.

Docteur Lacan Je pense que nous devons remercier Audouard de son discours extrêmement précis et élégant qui me semble avoir d'abord un avantage c'est d'avoir, pour ceux qui n'ont pas encore ici à ma voix, ouvert le Sophiste, d'en constituer la meilleure introduction.

Je crois qu'il est légitime de procéder comme a fait Audouard, c'est-à-dire en fin de compte, de mettre à l'actif de Platon ce qui n'est pas pourtant respectivement énoncé, à savoir cette fonction fondamentale de l'écart dans ce qu'on a traduit improprement par le simulacre et qui est représenté par le terme grec de fantasma.

Evidemment, l'important de ce discours c'est qu'il permet de montrer avec quelle précocité, dans la réflexion philosophique, aurait pu, si je puis dire, être institué le statut du fantasme. Néanmoins, je veux croire qu'il est exact de dire que Platon ne l'a pas fondé, pas plus qu'il n'a su fonder le statut de la copie ou de ce qu'il croit être la copie dans le fondement de l'art.

C'est dire à quel point est émouvant le sujet dans lequel nous nous avançons si nous prenons un dialogue de Platon, puisque nous devons tout de même garder quelques références à ce qu'il en a été, si l'on peut dire, historiquement, en fonction de Platon, quelqu'englobante que cette fonction reste toujours et même pour nous.

Je ne serai pas mécontent que quelqu'une apporte un écho, voire une réponse à ce qu'a avancé aujourd'hui Audouard Et peut-être après tout, qui sait, la chose tentera-t-elle Jacques-Alain Miller en même temps qu'il répondra à Leclaire la prochaine fois. Je ne serai pas mécontent de savoir ce que lui ont inspiré ou que peuvent lui inspirer d'ici là, dans les huit jours, au sortir de ses travaux personnels, le discours d'Audouard.

Je ne voudrai pas reculer plus longtemps à passer la parole à Kaufmann qui sûrement, dans les vingtminutes qui nous restent ne pourra qu'introduire les choses extrêmement fécondes et d'une sorte, d'une face tout à fait singulière et différente, dont il a bien voulu me donner un aperçu.

Est-ce que vous vous sentez, Kaufmann, en humeur de, en vingt-vingtcinq minutes, d'introduire.

Mr Kaufmann Oh oui, d'autant que ça peut s'interrompre. Ce sont quelques broutilles principalement de référence. Il est probable que je n'aurai pas le temps de développer mais les textes étant à la portée de tout le monde, je me bornera à donner quelques références issues d'une association d'idée qui m'est venur à propos du sophiste. Sur la fin du sophiste vous savez qu'il est question du nombre. Comme je lisais ce passage, je me suis trouvé songer aux moutons de Polyphème. Ce qui m'a donné curiosité d'aller chercher du côté de

Polyphème et cette référence m'a paru assez utile pour que je vous en entretienne en particulier ce qui a été amené par Polyphème qui atteste que cette histoire de pêcheur à la ligne est une très ancienne histoire et d'ailleurs il est très difficile d'en débrouiller tous les noeuds. on voit que le problème des rapports entre la question du fantasme d'une part et d'autre part la question du rapport entre les éléments c'est-à-dire entre le feu, l'air, etc. tout cela a certainement circulé dans la pensée grecque et je crois que le dialogue duschiste est à prélever sur ce contexte.

Alors je me bornerai à vous donner quelques références auxquelles je me suis reporté.

Sur Polyphème, nous disposons d'un certain nombre de textes. Il y a d'abord, bien entendu, le texte archétype en ce qui concerne la sophistique à savoir Outis. La questi grave, -vous connaissez le passage : qui est-ce ? personne.- Ceci en somme nous propose au départ le problème même dont on discutera dans le sophiste mais d'un autre point de vue à savoir quelles peuvent être les conséquences de l'emploi du bouc. Platon, précisément, répondra que, pour interpréter correctement la mésaventure de Polyphème dans l'Odyssée, il importe de distinguer entre ouc c'est-à-dire la négation de disons la négation fondée sur le principe d'identité et d'autre part, le mais, c'est-à-dire une négati

différentielle qui nous place, comme vous savez, sur la voie de la différenciation signifiante, c'est-à-dire que, en somme l'erreur fatale de Polyphème a été, non pas à proprement parl de s'en tenir au principe d'identité mais, les choses sont un petit peu plus compliquées, de confondre simultanément deux plans, d'une part le plan phonétique et d'autre part, le plan dans lequel doit intervenir cette distinction entre le mais et le ouc.

Mais ceci ne semblerait pas avoir grand rapport avec le fantasme si, précisément nous n'assistions, au travers de l'histoire de la mythologie à une progressive révélation du mythe. Les textes dont nous disposons, c'est donc d'abord, l'Odyssée, d'autre part, le Cyclope d'Euripide, en troisième lieu une Idylle de Théocrite, enfin les Métamorphoses d'Ovid Le texte de Platon, donc, a à être situé entre l'interprétation du mythe par Euripide dans le Cyclope d'une part, et d'autre part, l'évolution que le mythe a subi après lui, c'est-à-dire chez Théocrite.

Eh bien, ce qui est fort intéressant dans cette aventure, ce qui est amusant, c'est que, progressivement, s'est révélé ce qui était masqué au départ dans l'aventure de Polyphème, à savoir progressivement est apparu le fantasme sous les espèces de Galathée. Vous savez que Galathée, chez Théocrite, est la nymphe dont Polyphème est amoureux et tous

les amoureux qui fréquentent le luxembourg savent qu'ils peuvent trouver à la fontaine médicis une représentation plastique de la découverte faite par Polyphème des amours de Galathée, sa nymphe adorée à la manière d'un fantasme, et de Acis.

Vous savez, d'autre part, que ça n'a pas porté chance à Acis. Acis a été écrasé par un rocher. Ça ne lui a pas porté chance si ce n'est que Acis a quelque chose à voir, en l'esp avec un fleuve, c'est-à-dire que Acis s'est trouvé résorbé dans un courant ce qui donne à penser que son sort n'a pas été en définitive si funeste qu'il pouvait sembler d'abord.

Alors, dans l'Odyssée, Polyphème et Ulysse, dans le Cyclope Polyphème et Satyre mais pas encore de Galatée. Polyphèmes tient prisonnier les satyres. Les satyres regrettent leur Galatée mais il n'en est pas question. C'est parce que nou savons qu'ensuite vient Galatée, cette simple raison que nous pouvons établir ici une connexion entre les différentes phase du mythe.

Au contraire, chez Théocrite et chez Ovide alors, nous voyons apparaître en chair sinon en os, Galatée.

Le dernier texte auquel nous aurions à nous référer, ce serait le poème de Gongora, qui appartient au même cyclo en ce qui concerne l'évolution du mythe et qui nous donne, en ce qui concerne la naissance du cyclope, une indication

que nous pouvons, en quelque façon, sinon en sachant ici comment les choses se sont constituées, enfin, être un segment qui nous donne une interprétation du cylcope, c'est-à-di que les choses se referment.

Dans le poème de Gongora, nous entendons le chant de Polyphème, seulement, il est un petit peu tard pour lire des vers :

"Fille de la mer dont les oreilles pour mes gémissements sont roche dans le vent

Toi que dans mon sommeil dérobent à mes plaintes des arbres purpurins de corail par centaines ou qui, au rythme dissonant des mytilles marins sinon agréable instrument entrelacent des coeurs d'encens, écoute aujourd'hui ma voix pour sa douceur sinon parce que mienne."

Et alors, un peu plus loin, nous assistons à la naissan du cyclope. Voici ce qu'il nous dit :

"Un maritime alcyon couronnait en son vol au dessus de ses oeufs une roche éminente, le jour où miroir de saphir, fut brillant de ma personne le rivage bleu, je me mirai et vis luire un soleil en front tandis que, dans le ciel un oeil apparaissait. Neutre se demandait à qui ajouter foi au ciel humain ou au cyclope terrestre."

Ceci évidemment devrait être longuement commenté mais nous pose initialement le problème de savoir quel rapport il

y a entre l'oeil du cyclope, la sophistique, la phonétique et le développement du mythe de Galatée.

En ce qui concerne l'oeil du Cyclope, vous savez que c'est sans doute l'orifice du cratère environné de feu et en somme, on peut dire que la question qui nous est posée dans l'Odyssée fait que le savoir, quel rapport il y a du ventre bruissant de sons du cyclope, bruissant disons de la fureur verbale du cyclope intérieur au cratère et le rapport de ce son à l'oeil du cyclope c'est-à-dire l'orifice du cratère, le fait que cet oeil est unique et enfin le fait que ce malheureux Polyphème se fait rouler, comme vous le savez, par Ulysse.

Autrement dit, pourquoi est-ce que ce cyclope était voué précisément à ne pas comprendre que Outis n'était pas un nom propre ou plutôt que ce pouvait à la fois être un nom propre et autre chose selon le point de vue où l'on se place. Outis, personne, c'est un nom propre dans la mesure où on l'interprète phonétiquement. Je puis m'appeler Outis, je puis m'appeler personne.

D'autre part, Outis, on ne peut pas dire que ce ne soit pas un nom propre. Il semble, bien qu'Homère,

ne nous l'ait pas dit, très certainement ses auditeurs comprenaient que Outis ça voulait dire, non-un-parmi-d'autres, autrement dit, Outis est précisément un nom propre,

dans la mesure où on ne peut pas ranger ce qui est désigné par Outis dans une série de termes généraux assimilables les uns aux autres. Outis signifie que Ulysse se désigne comme n'étant pas un-parmi-d'autres, au sens où l'on pourrait dire par exemple une chaise, lorsqu'on dit une certaine chaise, eh bien, c'est une chaise parmi d'autres chaises,

que peut-être nous pourrions rejoindre le rapport à l'arithmétique, latent dans l'Odyssée, là, Outis se désigne lui-même comme n'étant pas un parmi d'autres Outis Seulement il est autre chose que cela et s'il est autre chose que cela, il nous faut introduire la catégorie de l'altérité, c'est-à-dire qu'il nous faut à la place du ouc introduire le mais et c'est là-dessus que s'exercera précisément l'astucee de Platon.

Pourquoi, par ailleurs, le cyclope est-il justement voué à ne pas faire cette distinction. Eh bien Platon nous apprendra précisément, que celui qui n'a qu'un oeil ne peut pas faire la distinction entre le reflet et la représentation autrement dit, il n'est pas capable d'introduire à l'intérieur de la catégorie générale de l'imaginaire les différenciations que nous tous, en tant que nous avons deux yeux, pouvons faire. Le commentaire ici évidemment serait tardif, mais ne nous occupons que de la connexion des idées, le commentaire devrait être cherché dans le Timée de Platon, où

comme vous le savez, Platon relie le problème de l'aversion, le problème de la droite et de la gauche au problème du miroir et au problème du simulacre.

Ceci donc étant suffisant en ce qui concerne l'Odyssée, nous pouvons passer au thème du Cyclope chez Euripide. L'une des principales transformations à laquelle nous assistons dans Euripide, c'est que le Cyclope d'Euripide, n'est plus simplement le bouillant, ça n'est plus le bouillant de la gueulante, Polyphème, son nom l'indique, c'est précisément cela. Ça n'est plus simplement le bouillant, ce n'est plus simplement le feu, mais nous voyons déjà s'introduire une différenciation entre l'élément solide et l'élément liquide, différenciation qui, précisément sera au coeur de la version qui sera donnée par Théocrite du même mythe. Je me bornerai là à vous citer quelques fragments du Cyclope de Théocrite : "Blanche Galatée, pourquoi repousses-tu celui qui t'aime ?" et un peu plus loin, ce qui nous donne alors un repère en ce qui concerne le pêchour à la ligne, situation du pêcheur à la ligne : "Quel malheur que ma mère ne m'ait pas mis au monde avec des branchies ! Je plongerai pour te rejoindre, je baiserai tes mains, si je ne veux pas ta bouche, je te porterai du lys blanc, de tendres pavots etc." et un peu plus loin d'ailleurs, le poète reprend en disant : "Cyclope, cyclo ou s'est envolée ta raison ? si tu allais tresser des corbeil

et cueillir de jeunes branches que tu porterais à sans doute, tu aurais bien plus de sens. Trais celles qui se présentent, pourquoi poursuis-tu qui te fuit."

Vous voyez ici que chez Théocrite le problème du fantasme, à savoir Galatée, et de la position de Galatée dans l'élément liquide est très précisément raccordée au problème de l'espace et, comme le fait Platon justement, à la question des dimensions et du nombre de l'espace. Ceci nous donne le fantasme comme se situant dans un espace unidimensionnel qui se partage entre l'approche et la fuite. Et ceci encore, justement, aurait à être mis en relation avec le pêcheur à la ligne.

Que ce pêcheur à la ligne représente effectivement une donnée sous-jacente à toutes ces discussions de la sophistiqu et de la philosophie dans ses relations à la sophistique, c'e ce que nous indique, d'une manière qui ne peut pas, me semble t-il, être dû au hasard, un autre registre intéressant un autre parmi les ennemis d'Ulysse à savoir Palamède. Je ne m'étendrai pas ici sur Palamède. Ce serait pourtant assez facile car nous possédons assez peu de texte sur Palamède. Vous savez qui est Palamède. Déjà pour vous intéresser à l'histoire, je dirai que, un texte de Pausanias, nous dit, s'écartant d'ailleurs des autres versions que Palamède a été trucidé alors qu'il s'en allait pêcher le poisson.

Là, c'est un simple passage où Pausanias rapporte sa visite à des pointures représentant précisément les ennemis d'Ulysse. Eh bien, ce petit trait nous invite à nous intéresser à Palamède et quand on s'intéresse à Palamède, on voit qu'Ulysse se trouve d'une manière fort significative flanqué d'une part par Polyphème, le gueulard, d'un côté, et par Palamède/lequel n'est autre, comme vous le savez, mais il est bon de le rappeler, n'est autre que l'homme de l'écrit. Palamède c'est le Dreyfus de l'armée grecque. On a fait circuler une lettre dans l'armée dans laquelle il se proposait de trahir les Grecs. Et d'autre part, on lui a fourré dans la pochedes pièces d'or. Ici, d'ailleurs, référence non déguisée aux rapports entre la linguistique et l'arithmétique. Le malheureux Palamède s'est trouvé ainsi convaincu de trahison et il a été proprement lapidé par les Grecs en punition de ce forfait.

C'est Ulysse qui est à l'origine de cette triste histoire car la brouille de Palamède et d'Ulysse vient de ce que, Ulysse n'était pas si chaud de se rendre à la guerre et qu'il avait simulé la folie, dans des circonstances sur lesquelles je n'insiste pas et il faisait traîner sa charrue par un âne si je me souviens bien et un autre animal et il s'amusait à répandre du sel. En somme, il disait, vous voyez je suis inapte au service armé, vous le voyez, je suis com-

plètement sonné. Seulement, Palamède, pour le convaincre, a fait quelque chose de très simple, quelque chose d'analogu à un jugement de Salomon. Il a mis le petit Télémaque devant la charrue. Alors Ulysse a arrêté sa charrue et c'est ainsi qu'Ulysse a été démasqué, on a vu en somme, qu'Ulysse ne délirait pas. Palamède a eu ainsi raison de la simulation du délire d'Ulysse précisément parce que Palamède est l'homm de l'écrit. Qu'est-ce qui nous permet de dire que Palamède est l'homme de l'écrit ?Non seulement ce que je viens de vous rappeler sur les circonstances dans lesquelles il a été faussement accusé mais également des traditions extrêmement diverses et confuses. Il existe une tragédie Palamède de Sophocle qui, malheureusement est perdue mais Palamède passe pour être l'inventeur, selon certains, de certaines lettres, mais d'une manière beaucoup plus intéressante, de l'alphabet c'est-à-dire de l'ordre des lettres, ce qui permet, en somme de constituer la parole en écrit.

Ce que nous permet ici de comprendre Palamède, c'est qu'un écrit confisque le sujet de l'énonciation autrement di ce qui se dissimule derrière tout cela c'est un certain nombre d'astuces dont <u>le sophiste</u> de Platon fait implicitem état sur le rapport du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé, c'est-à-dire, dans <u>le sophiste</u> le rapport du nom au verbe et de ce qui se passe dans ce glissement de sens

par lequel le nom qui est puissance s'actualise dans le verbe.

Palamède rejoint les thèmes qui nous sont ici chers puisque, parmi tous les services qu'il a rendus à la juste cause, nous trouvons celle d'avoir rassuré les Grecs en présence d'une éclipse. Ici, l'éclipse n'intervient pas certainement pour rien.

D'ailleurs, il est également l'inventeur du jeu de dames. Je n'ai pas eu le temps de rechercher comment les Grecs exactement jouaient aux dames ni comment on avalait les pions comme nous le faisons aujourd'hui si les Grecs avalaient les pions.

En ce qui concerne, alors, les rapports avec l'arithmétique, je vous rappelle également que, selon une certaine tradition, Ulysse n'est pas du tout le fils de qui l'on croit à savoir du pauvre Laerte mais de Sysiphe qui recommençait indéfiniment. Vous voyez que, ici, nous sommes sur la voie qui conduira au problème platonicien de la dyade et par conséquent qui nous permettra à nouveau, à l'intérieur du sophist d'articuler les problèmes de l'arithmétique avec les problème de la linguistique.

En somme, il s'agit de comprendre ce que devient l'unité nombrante à l'intérieur du nombre et également, si nous raccordons ceci au thème de Palamède et de l'ordre qui s'établi